

René Girard

La Violence et le Sacré (1972),
Hachette/Pluriel, 1998, pp. 18-19.

“Il faut rompre avec la tradition formaliste inaugurée par Hubert et Mauss. L'interprétation du sacrifice comme violence de rechange apparaît dans la réflexion récente, liée à des observations faites sur le terrain. Dans *Divinity and Experience*, Godfrey Lienhardt, et Victor Turner, dans plusieurs de ses ouvrages, notamment *The Drums of Affliction* (Oxford, 1968), reconnaissent dans le sacrifice étudié chez les Dinka par le premier, chez les Ndembu par le second, une véritable opération de transfert collectif qui s'effectue aux dépens de la victime et qui porte sur les tensions internes, les rancunes, les rivalités, toutes les velléités réciproques d'agression au sein de la communauté.

Le sacrifice, ici, a une fonction réelle et le problème de la substitution se pose au niveau de la collectivité entière. La victime n'est pas substituée à tel ou tel individu particulièrement menacé, elle n'est pas offerte à tel ou tel individu particulièrement sanguinaire, elle est à la fois substituée et offerte à tous les membres de la société par tous les membres de la société. C'est la communauté entière que le sacrifice protège de sa propre violence, c'est la communauté entière qu'il détourne vers des victimes qui lui sont extérieures. Le sacrifice polarise sur la victime des germes de dissension partout répandus et il les dissipe en leur proposant un assouvissement partiel.

Si on refuse de voir dans sa théologie, c'est-à-dire dans l'interprétation qu'il donne de lui-même, le dernier mot du sacrifice, on s'aperçoit vite qu'à côté de cette théologie et en principe subordonné à elle, mais en réalité indépendant, au moins jusqu'à un certain point, il existe un autre discours religieux sur le sacrifice, qui a trait à sa fonction sociale et qui est beaucoup plus intéressant.

Pour confirmer la vanité du religieux, on fait toujours état des rites les plus excentriques, des sacrifices pour demander la pluie et le beau temps, par exemple. Cela existe assurément. Il n'y a pas d'objet ou d'entreprise au nom duquel on ne puisse offrir de sacrifice, à partir du moment, surtout, où le caractère social de l'institution commence à s'estomper. Il y a pourtant un dénominateur commun de l'efficacité sacrificielle, d'autant plus visible et prépondérant que l'institution demeure plus vivante. Ce dénominateur c'est la violence intestine ; ce sont les dissensions, les rivalités, les jalousies, les querelles entre proches que le sacrifice prétend d'abord éliminer, c'est l'harmonie de la communauté qu'il restaure, c'est l'unité sociale qu'il renforce. Tout le reste découle de cela. Si on aborde le sacrifice par cet aspect essentiel, par cette voie royale de la violence qui s'ouvre devant nous, on s'aperçoit vite qu'il n'est vraiment étranger à aucun aspect de l'existence humaine, pas même à la prospérité matérielle. Quand les hommes ne s'entendent plus entre eux, le soleil brille et la pluie tombe comme à l'accoutumée, c'est bien vrai, mais les champs sont moins bien cultivés, et les récoltes s'en ressentent.”

(...)

EXTE

ur première étude (*Essai*
ature et la fonction du
e) sur les rites sacrificiels,
ubert (1872-1927)
el Mauss (1872-1950)
ci-dessous),
ux anthropologues,
é de donner une unité
uelle au sacrifice.



René Girard *La Violence et le Sacré* (1972),
Hachette/Pluriel, pp. 119-121.

“**Œdipe est le responsable par excellence**, tellement responsable, en vérité, qu’il ne reste plus de responsabilité pour personne d’autre. L’idée de la peste résulte de ce manque. La peste c’est ce qui reste de la crise sacrificielle quand on l’a vidée de toute sa violence. La peste nous introduit déjà dans le climat de la médecine microbienne dans le monde moderne. Il n’y a plus que des malades. Personne n’a de compte à rendre à personne, hormis Œdipe bien entendu.

Pour délivrer la cité entière de la responsabilité qui pèse sur elle, pour faire de la crise sacrificielle la peste, en la vidant de sa violence, il faut réussir à transférer cette violence sur Œdipe, ou plus généralement sur un individu unique. [...] Il s’agit toujours d’épingler la responsabilité du désastre sur un individu particulier, de répondre à la question mythique par excellence : « Qui a commencé ? » Œdipe ne réussit pas à fixer le blâme sur Créon et Tirésias mais Créon et Tirésias réussissent parfaitement à fixer ce même blâme sur Œdipe. L’enquête tout entière est une chasse au bouc émissaire qui se retourne, en fin de compte, contre celui qui l’a inaugurée.

Après avoir oscillé entre les trois protagonistes, l’accusation décisive finit par se fixer sur l’un d’entre eux. Elle aurait pu aussi bien se fixer sur un autre. Elle aurait pu ne pas se fixer du tout. Quel est le mécanisme mystérieux qui réussit à l’immobiliser ? [...]

Comment l’unité de la communauté, complètement défaite par la crise sacrificielle, peut-elle soudainement se refaire ? Nous sommes au paroxysme de la crise ; les circonstances paraissent aussi défavorables que possible à ce renversement soudain. Il est impossible de trouver deux hommes qui s’entendent sur quoi que ce soit ; chacun s’efforce de se débarrasser du fardeau collectif sur le dos de son frère ennemi. Dans la communauté tout entière embrasée, un chaos indescriptible semble régner. Aucun fil conducteur ne relie, semble-t-il, tous les conflits, toutes les haines, toutes les fascinations particulières.

En cet instant où tout paraît perdu, où le non-sens triomphe dans l’infinie diversité des sens contradictoires, la solution est au contraire toute proche ; la cité entière va basculer d’un seul élan dans l’unanimité violente qui va la libérer.

Dans la crise sacrificielle, les antagonistes se croient tous séparés par une différence formidable. En réalité, toutes les différences s’effacent peu à peu. Partout c’est le même désir, la même haine, la même stratégie, la même illusion de différence fondamentale dans l’uniformité toujours plus complète. À mesure que la crise s’exaspère, les membres de la communauté deviennent tous les jumeaux de la violence. Nous dirons nous-mêmes qu’ils sont les doubles les uns des autres.”

(...)

NOTE

tragédie de Sophocle, doit faire face à une épidémie de peste. Comment sauver son peuple ? se demande Œdipe. Lorsque Œdipe consulte l’oracle Tirésias, celui-ci lui annonce l’existence d’un crime ancien. Œdipe mène alors une enquête qui aboutit à sa perte : il est condamné à la mort de son père et à l’enterrement de sa mère.





Antoine Garapon est magistrat et secrétaire général de l'Institut des hautes études sur la justice. Membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, il dirige la collection « Bien commun » aux éditions Michalon. Il a récemment publié *Bien juger, essai sur le rituel judiciaire* (Odile Jacob, 2010).

Un syndicat contre la souffrance”

Le mécanisme du bouc émissaire a traversé les âges. Peut-on pour autant avoir une lecture girardienne de la justice ? Antoine Garapon, l'un des plus célèbres acteurs de la scène judiciaire française, répond.

Trois questions à Antoine Garapon
Propos recueillis par Mathilde Lequin



Le mécanisme émissaire est-il encore à l'œuvre dans le système judiciaire ?

✓ Bien sûr, puisqu'il constitue un invariant de la justice. Il n'est pas éliminable, même s'il connaît des phases de plus ou moins grande intensité, des moments de sacralisation et de désacralisation. La thèse anthropologique de Girard m'intéresse beaucoup plus que sa lecture du christianisme. Dans nos sociétés démocratiques laïcisées, la justice doit prendre en charge l'énigme du mal, autrefois portée par la religion, ce qui explique qu'elle soit surinvestie aujourd'hui ; d'où à la fois une surcharge de sacralité et un nouveau risque de « crise sacrificielle », c'est-à-dire d'effondrement symbolique, quand elle ne se différencie

plus suffisamment de la violence du crime. La justice met en scène une dimension tragique de l'existence, qui fascine et réapparaît toujours quand il y a un ressac des grands discours pourvoyeurs de sens. Elle garde dans ses formes le souvenir de la préhistoire sacrificielle : le procès témoigne d'une version très archaïque de la gestion de la violence, avec son rituel conjuratoire et la désignation d'une victime expiatoire.



Il y a donc un risque de dérive sacrificielle ?

✓ Le risque de dérive sacrificielle est constitutif du système judiciaire. Le bouc émissaire est le vecteur anthropologique du procès,

mais aussi sa possible perversion en dérive sacrificielle. Ce mécanisme émissaire – inéliminable – exige des juges qu'ils s'interrogent en permanence sur la juste équivalence, en termes de justice, par rapport au poids de la faute. On peut par exemple faire une lecture girardienne du procès Papon : ce dernier a bien occupé des fonctions administratives importantes sans être majeures, et pouvait être jugé à ce titre ; reste qu'on a désigné un vieil homme lâché par tous qui va porter les crimes de Vichy et exorciser cette période ; le coupable s'est transformé en victime sacrificielle. Cette surcharge de responsabilités est une menace permanente qui invite les juges à prendre garde à ne pas y succomber et à refuser d'attribuer à quelqu'un plus que ce qu'il doit porter. L'affaire d'Outreau, de son côté, a de forts relents de crise sacrificielle. On a d'abord cherché le bouc émissaire dans un Dutroux à la française, on accusait les

juges de n'avoir pas assez enquêté, de ne pas assez condamner. Puis il y a eu une volte-face : il y a eu trop d'incarcérations. Comme dans la pièce d'Arthur Miller, *Les Sorcières de Salem*, le mécanisme de la chasse aux sorcières s'est retourné contre les puritains. Outreau montre l'impossibilité d'une justice fondée sur le bouc émissaire.



Quel est le rôle du politique dans cette surenchère victimaire ?

✓ Le politique est confronté à une vaste désymbolisation. L'État, détenteur du monopole de la violence légitime, jouait auparavant le rôle d'intégrateur symbolique, permettant le dépassement de la souffrance : au XVI^e siècle, le prince était « l'éminente victime » de toutes les atteintes faites au royaume. Le corps glorieux du souverain, qui culminait au sommet de la hiérarchie, est aujourd'hui descendu aux côtés des victimes : Nicolas Sarkozy ne cesse de s'afficher auprès d'elles. L'État n'est plus l'intégrateur symbolique qui annule les dettes ; il est même devenu créancier de la souffrance, en étant attaqué en justice. Cette désymbolisation explique l'actuelle montée en puissance des victimes. Le mal ne vient plus d'en bas, des « classes dangereuses », ouvriers et jeunes marginaux qui effrayaient le XIX^e siècle, mais de ceux qui devaient précisément combattre le mal : l'homme politique corrompu, le prêtre pédophile, le père de famille incestueux. Ou, comme à Outreau, le juge, instrument supposé de la justice, qui devient l'artisan de son contraire, l'injustice, et qui finira par connaître à son tour l'éternel destin du bouc émissaire. En pleine dépolitisation, notre société se transforme en un grand syndicat contre la souffrance. En s'identifiant à la victime, on espère stimuler une identité collective primaire et archaïque. Mais on ne peut pas fonder un ordre politique sur la souffrance : les victimes sont une force centrifuge, condamnées à être en concurrence. Sans le politique, le mécanisme émissaire est voué à une duplication infinie. Personnellement, je ne crois pas à la régression symbolique, et refuse de faire une lecture conservatrice de Girard. Le bouc émissaire ne nous condamne pas à retrouver des mécanismes archaïques, mais appelle à retrouver la puissance réflexive du langage qui permet de redéfinir la politique comme un projet.